

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



De **Delacroix** à **Renoir**
Dessins **Orientalistes**
12 artistes **chinois**
Eugène **Fromentin**
La Ronde de nuit de **Rembrandt**



Gérard **Titus-Carmel**
Cécile **Bart**
Louis **Jammes**
Rithy **Panh**
Philippe **Cognée**

M 06192-7-F: 10,00 € - RD



hiver 2004 • numéro **7** 10 €

Exposition

Feuilles d'automne algéroises

Par Vincent Quéau

Conçu en 1930 pour présenter au public d'Afrique du Nord une image aussi complète que possible de l'art français, le musée des Beaux-Arts d'Alger possède, outre de superbes peintures orientalistes, un cabinet de Dessins ; dans le cadre de *Djazair, l'année de l'Algérie en France*, le musée du Louvre expose les plus beaux d'entre eux.



Eugène Delacroix.
Juive de Tanger.

Aquarelle et crayon sur papier, 31 x 21 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.



Théodore Chassériau.
Étude pour le Khalifat de Constantine.

Crayon sur papier, 46 x 36 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.

Héritage un peu équivoque de l'impérialisme culturel d'une III^e République assoiffée d'instruction, le fonds d'arts graphiques du musée des Beaux-Arts d'Alger doit sa richesse à l'exigence de Jean Alazard, son initiateur et premier conservateur. Assuré de la nécessité d'une telle institution, jalon essentiel à la compréhension de la culture occidentale et à la consolidation →

.../...

| expo |

*De Delacroix à Matisse, dessins français
du musée des Beaux-Arts d'Alger,
au musée du Louvre du 17 octobre 2003
au 19 janvier 2004.*



Alexandre-Gabriel Decamps.
Turcs d'Asie Mineure.

Aquarelle et gouache sur papier, 20 x 16 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.



Alfred Dehodencq.
La justice du pacha.

Lavis sur papier, 51 x 38 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.

de la fraternité, l'année 1930 vit sa militance récompensée par l'ouverture de locaux flambant neufs sur les hauteurs du quartier du Hamma, et la parution de son étude sur l'orientalisme en peinture, de Monsieur Ingres à Renoir... Issu d'un musée municipal devenu vite exigü, le noyau des collections pouvait s'enorgueillir de maintes œuvres antérieures, mais la saison Djazaïr impliquait leur oubli ainsi que celui d'une vision ottomane, exotisme déjà éprouvé depuis Liotard, mais bientôt régénéré par les voyages de Delacroix en cet autre Midi... Cependant, sa parcimonieuse politique privilégiant l'acquisition de dessins n'en demeurait pas moins entièrement dévolue à un art d'une modernité toute baudelairienne qui empiétait avec bonheur jusqu'aux plus fameux dessinateurs de l'orée du XX^e siècle. Également dotée par quelques mécènes aristocrates et complétée par des envois de l'État, cette très riche collection, nouvellement montrée dans un cabi-

net d'arts graphiques réaménagé en 2001, a été départie d'une soixantaine de pièces maîtresses où portraits et scènes paysannes hexagonales coudoient contreforts de l'Atlas et populations kabyles croqués sur le vif.

Un ailleurs, remède au Mal du Siècle

Remontant aussi loin que Mohamed II portraituré par Bellini ou les ambassadeurs marocains d'Antoine Coppel, un Orient indéfini émaille l'histoire de la culture occidentale, de nouveau portée, à la suite du cortège merveilleux des *Lettres persanes*, à inventer une vision autocentrée des contrées musulmanes, territoire moins terrible qu'aux temps de Soliman le Magnifique... Aussi, quand dans la morne monarchie de Juillet, l'Algérie se gagne en rebondissements et razzias, l'indignation contre les troupes de Bourmont ou Bugeaud passée, la mode accapare ces nouveaux

horizons, substituant le harem au caravansérail... Si ces orientalismes sont affaire de sensualité, "le bain" d'Ingres, ultime chef d'œuvre d'une tradition, est turc, tandis que "les Juives" de Delacroix sont algériennes... Mais il serait réducteur de résumer à cette bête substitution d'ambiance délétère un mouvement renouvelant les sujets et les genres, d'impétuosité barbaresque en intimité fastueuse, au contact d'une lumière et d'une culture brillante, médiatrices de songes pour soixante-dix ans.

Après la prise d'Alger de 1830, les tenants d'une peinture "héroïque" qui voyageaient en compagnie des bataillons français rapportèrent à Paris des souvenirs émerveillés de leur conquête ; il n'en fallut pas davantage que les compositions ramenées deux ans plus tard par Delacroix – capitaine involontaire de la barque du romantisme – pour provoquer un engouement pour la civilisation arabe. Dessinateur dont la liberté de geste rompait avec la prééminence d'un trait pondéré dans la lignée de Flaxman ou David, celui qui appartient à cette génération admirative des paysagistes anglais aimait à rehausser ses esquisses de notations colorées à l'aquarelle, telle cette *Juive de Tanger* coiffée d'un bandeau recouvert d'un fichu au faitage presque phrygien et à l'audace colorée incroyable. Mais Delacroix ne se contente



Joseph André Sintès.

Petite fille arabe à mi-corps, de trois quarts droite.

Aquarelle et crayon sur papier, 38 x 28 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.

pas de ces citations et, fidèle à son admiration pour Turner, peint des paysages comme cette *Vue de Mers el-Kébir*, transposition, liquide comme un mirage, de la touffeur de ces côtes. D'une tout autre technique, cette fois totalement couvrante, le *Lion dévorant un lapin*, petite composition déclinant une chasse tropicale imaginaire aux couleurs saturées et angoissantes, illustre une scène de survie dont l'effroi tout entier est contenu dans la pupille du rongeur que l'arrivée de mamelouks rouges dans le lointain ne saurait délivrer à temps, même si la fin du lion semble inévitable...

Un après-dîner sur les monts Atlas

Élève répudié par Monsieur Ingres pour cause d'admiration trop sincère de son rival et, sans doute aussi, pour emprunts esthétiques taxés d'hérésie par son enseignement, Chassériau, qui s'attire en plus l'inimi-

tié de Delacroix, arrive à Constantine en 1846, invité par Ali-Ben-Amet, khalife de la cité, brossé par lui l'année précédente lors du déplacement d'allégeance au roi des Français d'une escouade de dignitaires arabes. Une étude au graphite, alerte et nerveuse, rappelle cette prestigieuse commande passée au jeune artiste, indice d'une soumission culturelle là où les instructions divines avaient prohibé l'image... Chassériau, manifestement fasciné par ce prince des *Mille et une nuits*, en donne une effigie impassible tranchant avec le violent simoun qui dirige sa mine, notant comme par mégarde les découpures d'un pommeau de sabre tout en concentrant son attention sur la majesté farouche du visage... Fructueux séjour d'étude, il confie dans sa correspondance, "travailler et regarder", reproduisant sans relâche mulâtres et Sépharades dont la coquetterie lui inspire des audaces graphiques légères où le dessin d'un pied se trouve synthétisé par une →



Eugène Delacroix.

Lion dévorant un lapin.

Aquarelle et gouache sur papier, 20 x 29 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.

virgule elliptique si juste qu'elle équilibre la posture d'une *Jeune mauresque* langée de velours...

Dépositaire d'un néoclassicisme sévère à l'imitation de Picot ou Guillon-Lethière, ses professeurs, Isidore-Alexandre Pils se laissa envoûter par le climat algérien de 1860 dans le cortège de Napoléon III, voyage durant lequel il exécuta *Deux Arabes algériens*, spectres gouachés sur une feuille chocolat, juste travaillés à l'encre couleur de tourbe fugacement carminée sur la conque d'une oreille. Un lavis aquarellé de Fromentin préparant la célèbre *Chasse au faucon* ou un dessin à la plume pour une *Fête juive* de Dehodencq illustrent un orientalisme en passe de sombrer dans l'anecdote et la formule tandis qu'une délicate aquarelle de Joseph-André Sintès, belle œuvre d'illustrateur bien plus tardive, confirme l'essoufflement de cette verve créatrice, bien avant la création d'une "Société des artistes algériens" en 1897... Mais, parmi une palanquée de têtes de caractères, paysages semi-désertiques ou autres clairières de Barbizon flanquées de gazelles par Barye, l'œil est irrésistiblement attiré par un panorama citadin de Dufy, œuvre fraîche et souvenir de 1934, où certains signes picturaux s'impriment comme des réminiscences de calligraphies sur des carrés blancs, bleus ou verts sur fond blanc.

Eugène Delacroix.

Vue de la côte à Mers el- Kébir.

Aquarelle sur papier, 18 x 27 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.



Dessins capitaux pour exemple

Un romantisme de coloration plus traditionnelle se joue dans un crayon de Delacroix aux courbes entremêlées illustrant Shakespeare, tandis que le trait plus sage de Devéria, bien loin de ses visions troubadour, fige Mme Belloc en pleine méditation sur ses traductions de Byron ou Dickens : portrait psychologique et chef-d'œuvre de sinuosités précieuses... Un fusain de Théodore Rousseau, vite tracé à l'aide de l'arête charbonneuse, tranche avec l'ingrisme dissident de Puvis de Chavannes, tout en flexion et estompe. Sa famille de pâtres préparant une composition pour le musée de Marseille s'efface pourtant auprès d'une merveilleuse *Tête de femme* à la sanguine, technique qu'il porta à la dernière perfection. Plus virtuoses encore, cinq dessins de Degas évoquent autant de manières différentes du grand peintre, de ses débuts conventionnels mais irréprochables, à ses expériences désinvoltes de maturité... Hystérique et sauvage, une main cramponnée préparant un pastel de Philadelphie, étonne par des volumes



Jean-Eugène Bersier.

Le Mont Temple à Tipasa.

Aquarelle sur papier, 31 x 49 cm. Alger, musée des Beaux-Arts.



Raoul Dufy.

Marché à Tlemcen.

Aquarelle et gouache sur papier 49 x 64 cm. Alger, musée des Beaux-Arts

d'une justesse à peine moins redoutable que celle animant le repos de petites danseuses aux aguets ou les préparatifs d'un modèle s'habillant. Le *Portrait de M^{lle} X* griffonné par Bonnard dans sa reconquête tardive de l'art du dessin, pochade acérée d'angles adoucis par des rehauts blancs impromptus, contraste par le fourmillement bruneux de *L'homme à la Hache* de Seurat, atlante laborieux sur papier vergé à gros grain

dont la noirceur n'est pas sans évoquer le symbolisme d'Odilon Redon. Derain sublime la femme dans un portrait et un nu aux modelés robustes, riches d'une matière poudrée travaillée sans soin mais d'un synthétisme parfait, encore raffiné dans *Femme vue en buste*, portrait déconcertant de simplicité d'un Matisse âgé, jadis ôte de Biskra qu'il rendit célèbre.

